MARC SCHILDGE

PEINTURE ENCRE SCULPTURE

UN CHOIX DE **PHILIPPE MALGOUYRES**

KRONOS • EROS • THANATOS

« Ne me demandes pas pourquoi » répondit Marc à la question de mon œil qui venait de se poser sur une femme enfilant un cochon comme des bottes de pêche. Je n'allais certainement pas lui demander, mais me le demandais à moi-même. C'est mon pain quotidien : reconstituer l'œuvre d'un artiste, devoir décider ce qu'il a fait et ce qu'il n'a pas fait, comprendre pourquoi, comment, quand et pour qui. Pour quelqu'un dont les fréquentations habituelles sont mortes depuis au moins deux cent cinquante ans, on pourrait croire que c'est une aubaine inespérée d'avoir enfin un artiste vivant devant soi. Qui n'a jamais, au moins rhétoriquement, imaginé de pouvoir, par un trou de serrure dans le temps, observer directement pour le comprendre le travail du créateur ? Bien que ce soit étrange même à mes yeux, cela ne parait pas vraiment nécessaire. Et puis, vraiment non, cela n'est pas indispensable, souvent pas même utile, en tout cas pas lorsque l'œuvre se passe de paroles et se tient debout toute seule, sans béquilles informatives ou biographiques. C'est peut-être cette capacité à relâcher dans la nature, à rendre public et au public ces images, qui marque dans le fond la création artistique, dont l'auteur se voit immédiatement et presque irréversiblement privé. Et c'est ce qui justifie le regard de l'historien, une sorte de spectateur de métier, non pour se substituer, usurper, accaparer mais simplement matérialiser ce passage. En tout cas, je ne vois aucune contradiction entre l'intérêt que j'ai pour le travail de Marc Schildge, et celui pour les peintres et les sculpteurs du passé. Les œuvres sont là, impérieuses ou bafouillantes, évidentes ou fuyantes, à nous.



Mais assez de généralités. Il faut en revanche que je m'explique sur mes choix, et je crains que mes raisons ne soient pas bien convaincantes, même à mes propres oreilles. Je connaissais ses grands tableaux, aux réseaux de couleur impersonnels, vertigineux dans leur superposition opaque, dont quelques uns sont montrés ici. Et aussi sa fascination durable pour les chaises… Et puis l'irruption de ces images archaïques, hallucinations tout aussi impersonnelles, d'une cruauté naïve, un vecteur de compréhension de ses œuvres antérieures. Peinture cursive, fugace, qui parle du désir et de la mort, tout aussi transitoires que le geste immobilisé par l'encre. Le choix du pinceau, des papiers paraît une conséquence de sa vie au Japon mais est le développement d'un travail bien antérieur dans ces médiums. C'est tout de même comme ça que j'ai voulu accueillir le visiteur, avec les grues qui semblent sorties d'un paravent de laque. Je ne souhaitais pas conserver les séries mais les œuvres ont été plus fortes et se sont imposées dans leur logique. La plus saisissante d'entre elles, peut-être parce que la plus déconcertante, est celle des femmes avec deux miroirs, mirage spéculaire dans une grotte de viscères, dont Marc m'a expliqué qu'elle était née de la Bethsabée au bain de Rembrandt au Louvre. Et il a raison : ce n'est pas la peinture de l'élue, c'est une œuvre triste et violente qui résonne ici de la sainte terreur de la Grande Déesse. Le déchaînement de cet univers intime et si peu individuel, un jaillissement dont Marc n'est que le médium, est la dimension de son travail qui me touche le plus : des désirs et des peurs, des arbres et des corps, des morts et des vies.

PHILIPPE MALGOUYRES est conservateur au département des objets d'art du musée du Louvre, et s'y occupe plus particulièrement de collections du XVIe et XVIIe siècle, de la petite sculpture en bronze et en ivoire. Il a été le commissaire d'expositions au musée du Louvre (Porphyre), au musée de la Musique (Figures de la passion), à Nancy et Caen (Charles Mellin, un peintre lorrain entre Rome et Naples), à Dieppe (Ivoires du musée du Louvre), à Kiev (Apollon dans la forge de Vulcain). Il est l'auteur des publications qui les accompagnèrent ainsi que de catalogues de collections permanentes (collections italiennes du musée Calvet à Avignon, peintures françaises du XVIIe siècle à Rouen, ivoires modernes du musée du Louvre).